

de donc que d'être logiques en favorisant dans la mesure de leurs moyens, la réforme projetée.

Nos maisons d'éducation surtout, peuvent y aider puissamment, et le pays qui doit à nos admirables religieuses, depuis son origine, tant de bienfaits, leur devra encore, sans doute, la transformation de leur enseignement pour l'adapter aux nouveaux besoins des temps, là où la chose devient nécessaire.

Nous savons que dans plus d'un village les curés sollicitent des directrices de couvent, cette addition urgente de l'éducation ménagère à leur programme. Les couvents, de leur côté, ne demandent pas mieux que de satisfaire aux nécessités du moment. Quelques-uns se sont déclarés prêts à adopter la méthode nouvelle et à concourir de leur intelligent dévouement à l'œuvre patriotique.

Les esprits dirigeants de ces institutions comprennent que l'impléte confiance du public envers elles leur impose le rôle d'arbitres et d'initiatrices.

Dans la pleine liberté que leur laisse d'ailleurs l'Etat, elles ont toujours composé leur programme en vue de ce qu'elles jugeaient le plus grand bien de leur clientèle sans chercher à courtiser la faveur de cette clientèle, lui résistant au contraire dans l'occasion.

L'instruction ménagère régulière et obligatoire, ajoutée ou substituée en partie, à l'ancien cours, créera justement l'une de ces occasions de vaincre certains préjugés ; mais, leur zèle patient s'entend à ces pacifiques révolutions et, celle-ci, une fois accomplie, les familles ouvrières comme la population des campagnes en resteront reconnaissantes aux couvents.

A côté d'une érudition livresque, en plus des leçons d'orthographe, de géographie, de littérature, et même de piano, on leur saura gré d'avoir mis des notions d'hygiène usuelle, de chimie pratique appliquée à la connaissance de la propriété des aliments, de cuisine, de couture — de tout ce qui fait une ménagère experte, heureuse et prospère — dans la tête de femmes faites pour pourvoir aux besoins d'une nombreuse maisonnée

et destinées à ne jamais toucher une note, à n'avoir guère de loisirs pour ouvrir un livre et à ne prendre que fort rarement une plume.

Les Dames de la St-Jean-Baptiste se proposent d'ouvrir des cours publics de science ménagère où les jeunes filles, les mères de diverses conditions viendront apprendre les leçons d'un art nécessaire à toutes.

Grâce à ces cours, espérons-le, quantité de nos belles demoiselles reprendront la tradition canadienne en vertu de laquelle toute jeune fille doit s'appliquer à devenir une parfaite *femme d'intérieur*. Souhaitons qu'ils leur apprennent à ne pas se faire gloire de montrer, oisives et chargées de bijoux, des mains que leurs mères se contentaient d'avoir soignées et remplies d'œuvres.

Répétons-le, ni le rang, ni la fortune, ni le talent, rien, ne dispense une femme d'être avant tout une bonne ménagère.

Dieu semble, en effet, avoir réparti à la femme, même non mariée, un rôle maternel dans la création. L'action indiscutable qu'elle est appelée à exercer pour le bien général, n'est, pour ainsi dire, que le prolongement de son ministère de charité et de conciliation, en dehors de son propre foyer. Ce ministère a des devoirs variés. Il comprend de hautes fonctions morales et de triviales occupations. Les remplir parfaitement chez soi, d'abord, est la meilleure qualification pour l'honneur de travailler à la prospérité publique. Nous ne partageons pas les vues de certains hommes dont toute la philosophie sur la question des droits de la femme se résume dans la crainte que les maris cessent d'arriver à la dyspepsie, à l'obésité ou au diabète, en mangeant les fins dîners confectionnés par les mains délicates de leurs femmes et qui croient que le sort de la famille est sauf là où la mère passe son temps à ravauder des bas. Non. Il y a autant de danger dans l'aviilissement de la femme que dans son émancipation excessive. Cherchons un juste milieu.

Le passé se préoccupait trop exclusivement de l'économie domestique ; le présent marque des dispositions à la dédaigner ; l'école ménagère qui

honore les enseignements de l'un tout en respectant les droits de l'autre, arrive à temps pour rétablir l'équilibre.

MADAME DANDURAND.

L'ÉRABLE

LÉGENDE

(Vers inédits au JOURNAL DE FRANÇOISE.)

Sur le versant fleuri de notre Mont-Royal,
Un arbre vermoulu, plusieurs fois centenaire,
Rassasié de jours inclinait vers la terre
Dans un dernier salut à son berceau natal.

Sous la guipure d'or de ses rameaux en arches
Les jeunes amoureux se donnaient rendez-

[vous.

L'amour sourit toujours au cœur des

[patriarches

Et les vieux sages sont amis des jeunes fous.

Il soupirait parfois aux souvenirs d'antan,
Mance, Dollard, Lemoyne et Paul de

[Maisonneuve,

A son ombrage, assis, contemplaient le

[beau fleuve

Embrassant l'avenir de leur essor puissant.

En vain des ans nouveaux sur son front

[renaissaient,

L'arbre, au rebours de l'homme, était plus

[fier encore

Et sous le manteau vert des surgesons

[pullulaient

Ses hôtes saluaient le lever de l'aurore.

Et la sève sans cesse émanait du vieux cœur

Ainsi qu'un pélican il mourait pour renaître

Fier de ses rejetons et fier d'être l'ancêtre

De ces fils de géant à la noble valeur.

Or le Seigneur le vit et s'admira soudain

Dans son œuvre d'amour, Il s'adresse à

[l'érable

Qui paraissait un bois : " Je voudrais être

[aimable

Et te faire un présent, ne désires-tu rien ?

Car tu mis à profit et ton temps et ton suc

De quel honneur nouveau veux-tu qu'on

[te décore ?

O toi qui sus vieillir sans devenir caduc

Ouvrant toujours ta veine au peuple qui

[t'adore.

Veux-tu plus de rameaux, veux-tu brise

[plus douce,

Veux-tu d'autres oiseaux, et partant plus

[de nids ;

Je veux ce que tu veux.... Ne frissonne pas,

[dis."

L'Érable murmura : " Voir ma feuille en

[dentelle

Orner le Tricolore en nos jours glorieux

Et chanter avec lui les hauts faits des aïeux !

Qu'il m'emporte en ses plis vers la Paix

[Éternelle."

COLOMBINE.